Le Tisseur de Rêves

Le manoir rural de Beauregard était autrefois un chef-d'œuvre architectural notoire. Le bâtiment avait été construit de manière complexe par les meilleurs ouvriers de France, qualifiés spécifiquement par le seigneur. Il était d’ailleurs bien connu pour être la fierté de la région de Toulouse lorsque la famille noble y habitait encore. Mais maintenant qu'il était abandonné, il ne servait plus à rien d'autre qu'à menacer la petite ville pittoresque. Ses tours de style gothique, ornées de gravures sinueuses commençaient à s'effondrer. Ses longues arches brisées qui accueillaient auparavant des invités de grande classe étaient désormais jonchées de toiles d'araignées et de poussière. Les hauts vitraux qui reflétaient autrefois une myriade de lumières naturelles étaient désormais ternis. Ce domaine d'une stature admirable était réduit à un souvenir nostalgique du passé, une simple image rémanente qui rappelait à peine son ancienne gloire et sa richesse.

Laurent Beauregard poussa un profond soupir en survolant rapidement l’article de journal détaillant avec précision l’état actuel de la bastide familiale. Il s'appuya avec lassitude contre sa causeuse en cuir, croisant les mains sur ses genoux alors qu'il observait d'un air maussade les environs de son bureau. Inutile de dire que c'était un vrai bazar. Des lampes à incandescence illuminaient faiblement chaque courbe et chaque recoin de ses meubles, tels que de vieilles étagères en chêne abritant de grandes quantités de romans reliés en tissu. De l’autre côté, des parchemins jonchés d’écritures, des coupures de journaux, des stylos-plumes et des encriers étaient négligemment jetés sur son bureau. Les seuls bruits interrompant l'ambiance par ailleurs silencieuse et confortable de la pièce étaient le chaleureux crépitement de la cheminée et le goutte-à-goutte continu des nombreuses bougies de cire. Les sourcils de Laurent se froncèrent et ses lèvres se retroussèrent en un air renfrogné alors que son esprit lui rappelait par intermittence que cette résidence indésirable était son dernier recours. Son logement actuel à Paris lui faisait déjà courir de grands risques, puisque la guerre qui avait été déclenchée dans le pays durait depuis longtemps. Il posa pensivement son menton dans sa paume calleuse, reconnaissant qu’actuellement ses pensées semblaient troubles et confuses, comme si tous les sentiments d'optimisme et d'espoir précédents quittaient son être alors que cette bataille apparemment éternelle se poursuivait. Un pincement de désespoir le parcourut ; partout où il regardait, d'horribles vrilles de pur découragement se glissaient dans toute vie restant dans la région : les journaux racontant les horreurs et les tragédies qui avaient involontairement frappé la ville, les visages creux de concitoyens laissant derrière eux tout ce qu'ils connaissaient et aimaient pour trouver refuge ailleurs ou bien les horribles décombres de bâtiments, de monuments et de débris laissés derrière eux. Dans un dernier soupir douloureux, Laurent se leva de son siège et se dirigea d'un pas déterminé vers ses sacs emballés à la hâte. Il tendit les épaules alors qu'il agrippait ses bagages lourdement chargés, une brève lueur de tristesse passa dans ses yeux lorsqu'il jeta un dernier coup d'œil à son bureau. Détournant rapidement le regard, il ferma silencieusement sa porte, un dernier clic résonna dans la pièce maintenant vide.

Le trajet en train jusqu’à Toulouse s’était pour le moins déroulé sans incident. Plusieurs heures fastidieuses passées entassés dans un wagon bondé avec d’autres passagers visiblement épuisés, inquiets et tendus n’étaient pas la façon la plus merveilleuse de passer le temps, mais cela devrait suffire. Au moment où Laurent descendit du train bondé, un courant de vent le traversa, ébouriffant ses cheveux et le forçant à s'accrocher à son chapeau de peur qu'il ne s'envole. Il serra les dents avec agacement, enroulant étroitement son manteau autour de lui alors qu'il marchait avec raideur vers la place de la ville, dans l'espoir de trouver son chemin. L’humeur de Laurent commença à s’améliorer petit à petit, à mesure qu’il s’imprégnait de son nouvel environnement. La ville était particulièrement chaleureuse, de petites maisons en briques colorées encadraient les côtés des rues grossièrement pavées. Divers magasins fourmillaient d'activité, les commerçants se vantaient de leurs produits frais, les vendeurs détaillaient leur dernier inventaire, le craquement des cailloux sous les chaussures des citadins s'ajoutait à cette cacophonie générale. Après avoir erré un bon moment sans but, Laurent réussit enfin à localiser, à l'endroit le plus éloigné et le plus impénétrable de la ville, les imposantes barrières métalliques alertant la présence du manoir familial. Son humeur se détériorait considérablement lorsqu’il se rappelait une fois de plus son sort mais ne perdant pas de temps, il se dirigea vers l'entrée. Le crissement des portes en bois était le seul bruit dans la bastide par ailleurs calme, et pour la première fois depuis des années les lueurs mordorées du soleil illuminèrent la pièce. Laurent déglutit, ayant soudain l'impression que sa gorge était extrêmement desséchée, ses yeux allaient et venaient nerveusement alors qu'il planait faiblement dans l'entrée. Le vent hurla une fois de plus comme s'il essayait de le faire entrer. Le jeune homme céda, souleva puissamment ses bagages et résuma tout le courage qu'il avait en lui en faisant un pas hésitant à l'intérieur.

Un souffle surpris s'échappa de ses lèvres gercées tandis que ses yeux plissés s'adaptèrent lentement à la pièce sombre, il parvint en tremblant à comprendre son environnement pour la première fois. Le manoir était décoré de nombreuses antiquités luxueuses, toutes couvertes d’une épaisse couche de poussière comme si elles étaient coincées dans le temps. Laurent remarqua curieusement que dans chacune des pièces de la bastide, des dizaines de portraits ornaient les murs. Inutile de dire que Laurent était absolument séduit par leur beauté envoûtante. Il passa d'innombrables heures à contempler avec un émerveillement enfantin les détails précis qui étaient représentés, tels que les visages expressifs de ces nombreuses personnes, leurs poses dynamiques et chacune des situations mélodramatiques mais joyeuses dans lesquelles ils se trouvaient. La dernière œuvre d’art qu’il contempla représentait les foules animées et les innombrables voitures et taxis rouillés ornant ses routes craquelées, de nombreuses boutiques et magasins surplombaient les passants de façon menaçante, les éclaboussant de leurs lumières fluorescentes vacillantes. Au milieu de ce chaos, Laurent parvenait vaguement à distinguer une jeune femme aux cheveux noirs, debout devant un club délabré, avec une expression abasourdie. Elle s'agrippait désespérément à un dépliant froissé identique à ceux collés en désordre sur la vitrine du bâtiment. Cette nuit-là, il rêva de ce portrait. Il se retrouva dans le même paysage représenté sur le cadre. Laurent observa d’un air stupéfait, la femme se précipitait dans le club, se jetait dans les mains d’un serveur qui y travaillait. Un moment d’hésitation s’écoula entre les deux jeunes gens jusqu’à ce qu’une lueur de reconnaissance, mince mais pleine d’espoir, passe sur le visage du jeune homme. Un sanglot de joie jaillit de lui alors qu'il serra plus fort la jeune femme dans ses bras, la faisant tournoyer amoureusement tandis que des larmes de soulagement inondaient les yeux du jeune couple. La scène se dissipa sous les yeux de Laurent et il se réveilla brusquement. Mais au lieu d’être affolé par ce rêve si réel, il se sentait, pour la première fois depuis des années, apaisé. Quand le sommeil le retrouva un simple sourire illuminait ses lèvres.

Durant son temps passé dans le manoir, les manifestations de ces rêves le visitaient chaque nuit. Une histoire pour chaque portrait. Chacun de ses rêves lui restaurait collectivement l’espoir qu’il croyait disparu. Ces réminiscences lui permirent d’ouvrir les yeux et de retrouver la beauté et la joie de vivre qu’il avait perdues dans ces temps si sombres. De vivre chaque nuit, le bonheur et l’adoration représentées dans ces portraits lui permettait de retrouver la beauté et la splendeur de la vie.

Et c'est ainsi que Laurent Beauregard se retrouva, sous les premières pluies du printemps, à la petite gare de Toulouse. Un roman relié rappelant tous ses rêves extraordinaires, serré contre sa poitrine et une lueur de joie dans les yeux. Bien assis dans les sièges en cuir rigide de la locomotive, le jeune homme tourna son regard attentif vers la fenêtre et fit ses adieux en silence à ce petit havre de paix qu’il avait réussi à appeler sa maison. Quand soudain, son regard se posa sur une jeune femme aux boucles aussi sombres que la nuit. Une sensation glaciale le parcourut alors qu'il réalisa avec une clarté éclatante qu'elle était exactement la même femme que celle de ses rêves.

Aurélie Dupont